

**Bertrand Carrière, Dans les années - Photographies 1996–2019.
Galerie d'art Antoine-Sirois de l'Université de Sherbrooke. Du 8
septembre au 17 octobre 2020**

Sylvain Campeau

Number 116, Winter 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/95197ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Productions Ciel variable

ISSN

1711-7682 (print)

1923-8932 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Campeau, S. (2021). Review of [Bertrand Carrière, Dans les années - Photographies 1996–2019. Galerie d'art Antoine-Sirois de l'Université de Sherbrooke. Du 8 septembre au 17 octobre 2020]. *Ciel variable*, (116), 80–81.

Le reportage new-yorkais de Cassandra Reynolds repose sur un autre type de rencontre. Un ensemble de quatre images témoigne du possible échange qu'elle a pu entretenir avec des gens de la rue. Par le biais du plan serré, des mains se livrent à l'objectif, tenant entre les doigts, ou sur eux, de précieux biens, un repas ici, des gants là.

Sans ces photos intimistes de l'ordre du portrait, on garde cependant l'impression que de rencontre, Reynolds n'en a pas eu. La série qui est véritablement la raison de sa présence dans l'expo met en scène, comme seul motif central et récurrent, le panier d'épicerie. Symbole de la société de consommation et du pouvoir d'achat, le chariot est détourné de son usage premier et retiré de son environnement habituel. Devenu

entrepôt ou habitat mobile, il prend la forme d'une ultime propriété en situation d'itinérance, d'un ultime rempart contre le vide absolu.

S'en tenir à ce motif est certes une astuce pour parler de l'errance et de la capacité d'adaptation de l'être humain. Sa répétition nous place cependant dans la position insoutenable du voyeur. L'absence de figures humaines n'est pas en soi un défaut, mais elle traduit ici, peut-être, le malaise d'être photographié. La série gagnerait sans doute à une plus grande discrétion. Dommage que la petite salle du diffuseur municipal ait servi à une sorte de *L'Autre Amérique* bis, avec un superflu pot-pourri des ensembles déjà exposés. Cet espace secondaire, fermé, aurait très bien pu accueillir le reportage new-yorkais,



Kassandra Reynolds, *The Hulk (le mastodonte)*, 2019, impression au jet d'encre



Serge Gosselin, *Reconstruction Léogâne, Haïti*, 2011, impression au jet d'encre

dont les sujets, paradoxalement, sont exposés aux regards des passants, tous les jours.

Le tour de la grande salle, et de l'expo, se conclut avec quatre portraits de Jules Gauthier, tirés des rues de Détroit et de Baltimore. Ils sont tout le contraire des photos sur l'itinérance : les personnages posent avec fierté, à l'instar d'un homme confortablement assis sur sa chaise en plastique. Le sourire n'y est pas, mais il dégage une assurance à l'idée d'appartenir à une communauté. Malgré le quartier violent, malgré le déclin social, malgré le défi de vivre dans un pays si contradictoire. Le propos critique de l'expo tient dans cette image : si la dignité existe dans cette autre société, pourquoi l'exclut-on ? Pourquoi fait-on d'elle une autre Amérique ?

Journaliste pigiste, **Jérôme Delgado** occupe le poste de coordonnateur à l'édition de Ciel variable.

Bertrand Carrière

Dans les années -
Photographies 1996-2019
Galerie d'art Antoine-Sirois
de l'Université de Sherbrooke
Du 8 septembre au 17 octobre 2020

Nous avons affaire ici à deux objets bien distincts, mais dont les directions se croisent quelque peu. Il est vrai que le projet de livre était déjà bien en chemin quand la possibilité d'une exposition à la Galerie Antoine-Sirois s'est présentée. L'un s'est en quelque sorte nourri de l'autre, doit-on croire. Si l'exposition choisit de se limiter à la période allant de 1996 à 2019, le livre, lui, est plus ambitieux. Il embrasse la totalité d'une carrière en photographie qui se déploie sur 40 ans. Il allait donc de soi que ces initiatives devaient se rencontrer, mais en même temps se donner des allures différentes.

D'abord, allons-y pour l'exposition. Le pari de couvrir une période plus courte doit vraisemblablement s'avérer moins



Monographie **Bertrand Carrière: Solstice, 1971-2019**, Plein sud édition et Galerie d'art Antoine-Sirois de l'Université de Sherbrooke, photo : Denis Farley

périlleux. Mais les séries de Bertrand Carrière sont souvent composées de nombreuses images. Alors, l'exercice est exigeant. Or, cette exposition à l'Université de Sherbrooke pige dans deux voies, familières à l'univers du photographe. L'un est davantage personnel, tient de l'album familial et de l'autobiographie. Cela concerne les séries *Les Images-Temps*, *Signes de jour* et *Le capteur*. L'autre touche au second versant de sa pratique. On y retrouve des manifestations de *Dieppe/Caux*, *Après Strand* et *Miroirs acoustiques*. On ne sent guère ce clivage entre les deux moments. Sans doute parce que l'approche est pareillement délicate, que l'artiste se fasse le témoin de lieux marqués par l'histoire ou de moments plus ténus de son intimité et de son entourage immédiat. *Les Images-Temps* forment peut-être le liant par excellence. Les préoccupations de cette série, sur le temps et sur la scansion des images qui cherchent à en reconstituer la trame, suffisent à nous convaincre de la pertinence de montrer de concert ces différents corpus. En chacun de ceux-ci se manifeste, en même temps que l'effort d'arraisonner le temps qui fuit, le travail de la mémoire qui cherche à tout reconstruire pour que rien ne s'évanouisse tout à fait.

En plus, il fallait veiller à un certain équilibre et, ici, le nombre d'images retenues est suffisant pour donner une idée de la trame complète. Aucun des blocs ne vient voler la vedette, même si la taille des impressions de *Miroirs acoustiques* retient l'attention. Devant cette série, on s'interroge sur les masses montrées, dont les tons de gris se perdent dans les alentours et les végétations. Ce sont des constructions paraboliques qui faisaient office de radars sur les côtes britanniques lors des deux guerres mondiales. On plaçait des microphones au point le plus cavé de leur concavité et on pouvait détecter les avions approchant. Certains se trouvent à Dungeness, en face de Dieppe, qui a aussi été un lieu



Vue de l'exposition, Galerie d'art Antoine-Sirois de l'Université de Sherbrooke, 2020, photo : François Lafrance

d'investigation créatrice pour Bertrand Carrière, comme le prouve la série placée devant *Miroirs acoustiques*.

Passons au livre ! Son nombre de pages, ses dimensions générales, sont impressionnants. Ce sont ici trente séries qui sont mises en album, dont certaines ont déjà fait l'objet d'une publication. Il y avait d'ailleurs là un certain danger ! Comme c'est autour de douze livres (plus ou moins, si on compte les ouvrages où d'autres artistes l'accompagnent !) qu'a publié Bertrand Carrière, la répétition était à craindre. Mais non ! On trouve avec intérêt des images connues, familières, jumelées à d'autres qui nous avaient peut-être, à l'époque, moins frappés. Les images qui ont fait l'objet de publications sont sans doute en nombre suffisant pour n'avoir comme

effet que de nous inciter à nous replonger dans les pages de ces dernières.

Le fait de pouvoir apprécier les toutes premières images du photographe, prises alors qu'il était jeune, y est aussi pour quelque chose. Elles accompagnent une confession du photographe, un texte de formation qui évoque un parcours d'artiste déterminé à vivre par et pour l'image. C'est pourquoi on éprouve le sentiment d'avoir entre les mains un ouvrage total, où nous pouvons voir naître une vocation dont on ne peut évidemment douter de la profondeur tant elle a donné lieu à de nombreux et cohérents ensembles d'images. On en ressort convaincu que le photographe est doté d'une soif du regard, comme il l'écrit si bien, reprenant le titre d'un livre de Gilles Mora et John T. Hill ; soif que l'on

comprend insatiable ! On ne peut que s'incliner devant cette soif et suivre, dans leurs considérations, les essayistes qui ont été invités à y trouver sens : Pierre Rannou, Mona Hakim (dont le texte d'entrée est si juste !), Robert Enright. Le livre, grâce à eux aussi, parvient à donner un sens à cette soif.

—
Sylvain Campeau collabore à de nombreuses revues canadiennes et européennes. Il est aussi l'auteur des essais *Chambres obscures : photographie et installation*, *Chantiers de l'image* et *Imago Lexis*, de même que de sept recueils de poésie. Il a aussi dirigé des ouvrages collectifs, tant en arts visuels qu'en littérature. En tant que commissaire, il a réalisé une quarantaine d'expositions.

Biennale de Berlin pour l'art contemporain

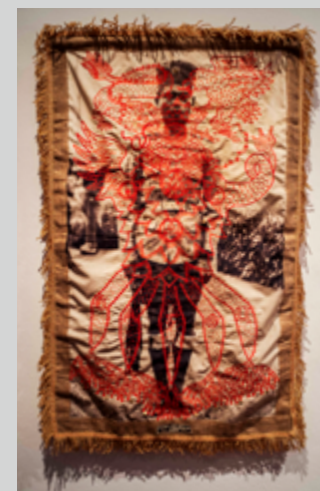
Du 5 septembre au 1^{er} novembre 2020

Avant qu'une seconde vague ne balaye toute l'Europe début novembre, les milieux artistiques ont connu un répit estival permettant à certaines capitales comme Berlin de vivre une véritable rentrée culturelle. La photographie était au rendez-vous, y compris pendant l'événement Berlin Art Week, alors que la foire Positions, logée dans les anciens hangars de l'aéroport de Tempelhof, la mettait à l'honneur. La galerie C/O Berlin présentait une rétrospective de l'œuvre argentine noir et blanc d'Harald Hauswald, chroniqueur du

vrai visage du régime est-allemand. La Fondation Reinbeckhallen proposait, quant à elle, *Berlin, 1945–2000: A Photographic Subject* avec plus de 200 œuvres de 23 artistes, parmi lesquels Sibylle Bergemann, cofondatrice de la mythique agence Ostkreuz, Arno Fischer, son célèbre époux, mais aussi Nan Goldin, Will McBride ou encore les excellentes photographes allemandes Evelyn Richter et Maria Sewcz. Le Martin-Gropius-Bau offrait aussi une très belle programmation avec l'exposition *There's No Such Thing as Solid Ground* d'Otobong Nkanga.

Les questions soulevées par l'artiste d'origine nigériane avec une installation composée de plantes et de leurs images imprimées faisaient écho aux thématiques de la Biennale de Berlin, l'autre événement phare de la rentrée culturelle.

Le quatuor de commissaires de cette 11^e édition (María Berríos, Renata Cervetto, Lisette Lagnado et Agustín Pérez Rubio) a amené un dialogue ouvert avec la ville de Berlin et ses milieux artistiques. Il a proposé une série d'événements (expositions, discussions, ateliers) appelés « expériences », en



Cian Dayrit, *Anatomy of Aggression I*, 2020, techniques mixtes sur textile / mixed media on textile, photo : Mathias Völzke